



L'amalgame en discours : négociation métalangagière sur le sens et ses enjeux

Nathalie Garric, Julien Longhi

► To cite this version:

Nathalie Garric, Julien Longhi. L'amalgame en discours : négociation métalangagière sur le sens et ses enjeux. Représentations du sens linguistique. Les interfaces de la complexité, Peter Lang, 2016. halshs-01059955

HAL Id: halshs-01059955

<https://shs.hal.science/halshs-01059955>

Submitted on 3 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'amalgame en discours : négociation métalangagière sur le sens et ses enjeux

Nathalie Garric et Julien Longhi

Les disponibilités technologiques offrent des espaces communicationnels nouveaux, tels que les forums de discussion, les blogs ou les commentaires du numérique. Ils créent des modalités discursives inédites qui favorisent le développement d'une parole démocratique citoyenne, marquée par des attitudes réflexives sur le fonctionnement de la langue. Plus encore, elles peuvent prendre le discours comme objet, nous amenant à formuler l'hypothèse qu'elles fonctionnent alors comme mode de contestation de certains discours institutionnalisés.

En effet, dès lors la compétence citoyenne, longtemps limitée à certains dispositifs très contrôlés, comme *l'Hebdo du médiateur* ou les colonnes du courrier des lecteurs pour certains organes de la presse écrite, connaît des lieux d'expression en quelque sorte dédiés à sa revendication, et surtout, échappant à l'expertise du professionnel en communication. Cette analyse métadiscursive spontanée (Achard-Bayle & Paveau 2008), en tant que procédure spécifique de lutte contre l'homogénéisation sémantique et idéologique du débat public, fournit de nouvelles données à l'analyse linguistique. Elle dit le discours en train de se faire, discute de ses enjeux notamment en explicitant les effets de sens contextuels en référence à différents espaces normatifs (formation discursive ou genre), et ce avec des procédures métalangagières distinctes selon les situations discursives et les acteurs engagés.

La mention de l'*amalgame* et tout particulièrement sa construction comme objet discursif problématique est un exemple de ces manifestations métalangagières. Ce n'est pas seulement à des extraits discursifs mentionnant le terme d'*amalgame* que nous nous intéressons, mais également à différents contextes métalangagiers faisant référence à cette opération sans qu'elle ne soit nécessairement citée tout en renvoyant cependant au procédé. Or, dans le contexte thématique de l'*insécurité*, l'analogie entre la *jeunesse* et la *délinquance* appartient, pourrait-on dire, à l'implicite du discours : elle constitue un arrière-plan, que les interactants y adhèrent ou non, propre à la thématique et constitutif du sens.

1. Différentes perspectives sur l'amalgame du point de vue sémantique

De récents travaux (Doury 2003 ; Matar & Chauvin-Vileno 2006) proposent une synthèse des définitions de l'amalgame du point de vue de l'analyse du discours. Matar et Chauvin-Vileno les résument : « L'amalgame, procédé logico-rhétorique, coup de force discursif et analogie fallacieuse a une portée pragmatique de disqualification ». Comme le souligne Doury, il est une catégorie de l'analyse argumentative, souvent renvoyé toutefois aux marges de l'argumentation (Robrieux 1993), parce qu'il échappe aux fondements logiques du raisonnement pour se fonder sur des motivations plus affectives (Oléron 1987). Il est apparenté par Doury à un jugement qualifié d'expression méta-argumentative qui recouvre divers mécanismes, tels que les argumentations causales, les analogies et les raisonnements inductifs notamment, observables dans la contre-argumentation des locuteurs ordinaires. Matar et Chauvin-Mileno (en ligne) s'y intéressent également en tant qu'occurrence

spontanée, principalement des discours de presse. Il s'agit par une analyse énonciative et lexicale de ce « métaterme » de « déceler l'inscription argumentative des locuteurs, gage de leur prise de responsabilité et participation à une constitution progressive des camps en présence ».

Le phénomène est plus large dans cette seconde perspective de laquelle se rapproche notre objectif, sans toutefois s'y confondre. C'est bien en effet en tant que procédé discursif que l'amalgame retient ici notre attention, mais c'est d'abord de l'activité de réglage du sens sous-jacente à l'évaluation d'analogie fallacieuse que nous traitons. Nous postulons en outre que, du fait de son statut métalangagier, l'amalgame s'offre à l'analyste comme un outil d'accès au fonctionnement du sens en discours. Cette contribution à l'objectif d'une sémantique discursive pouvant, dans un second temps, nous permettre de nous saisir de la dimension argumentative de l'amalgame.

Dans la perspective ainsi définie, nous envisagerons d'abord l'amalgame du point de vue de ses implications sémantiques, en considérant notamment les notions de *catégorisation* et de *référenciation* en lien avec celle d'*objet de discours*. Nous le définirons ensuite en tant qu'occurrence discursive réflexive renvoyant à une compétence métalangagière des interactants qui nous expose à certaines propriétés de la discursivité et du sens en co-construction.

1.1 Catégorisation, référence et référenciation

Kleiber, en 2001, dresse un bilan de ses propositions antérieures sur la notion de *dénomination*. Il revient alors sur l'opposition entre théories réalistes, et théories constructivistes. Refusant de basculer dans un constructivisme radical, il pose qu'il n'y a pas « de contradiction à affirmer, d'un côté, que le langage participe à la modélisation de la réalité, c'est-à-dire à l'établissement des êtres ou choses et propriétés de ce que nous croyons être la réalité, et, de l'autre, que les entités ainsi établies sont présentées comme des entités non linguistiques ». La notion de « présupposition existentielle » attachée à la dénomination permet selon l'auteur de défendre cette position. Une dénomination effectue un processus de catégorisation, – distinct de la désignation, qui est elle occasionnelle –, en fonction d'une relation stable établie entre une expression linguistique et une réalité extralinguistique. Le sens lexical codé ou conventionnel de cette expression linguistique « permet de décider de l'appartenance ou non à une catégorie » des unités non linguistiques, « c'est-à-dire des entités ayant une existence en dehors du langage » et qui sont présupposées ontologiquement par la dénomination.

Pour Mondada & Dubois (1995 : 275), « au lieu de présupposer une stabilité *a priori* des entités dans le monde et dans la langue, il est possible de reconsidérer la question en partant de l'instabilité constitutive des catégories à la fois cognitives et linguistiques, ainsi que de leurs processus de stabilisation », ces derniers relevant de pratiques symboliques engagées dans des activités socialement situées de référenciation (vs de référence) et de catégorisation. Dès lors, les discours sont conçus comme intégrant des opérateurs de stabilisation ou de déstabilisation indépendamment desquels il ne peut pas y avoir de prévalence ontologique qui s'origine dans un sens codé ou conventionnel, sauf un sens que le locuteur veut donner à voir comme tel et renvoyant alors à l'unité en langue. L'amalgame peut être envisagé comme l'un de ces opérateurs, puisqu'en tant que catégorisation jugée illégitime, son occurrence

discursive pose une norme de référenciation à une catégorie qui est dite prise en défaut. Il entre ainsi dans ces processus de « variation » et de « concurrence catégorielle » dont traitent Dubois & Mondada qui assurent « une plus ou moins grande évidence de stabilité » aux entités du discours, ou « objets-du-discours » en référence en Grize (1990). Ils « structurent et donnent un sens au monde » par discrétisation ou stabilisation.

Ce sont ces opérations que l'on trouve à l'œuvre dans cet extrait de l'*Hebdo du médiateur*. Le traitement journalistique relatant les événements des Mureaux en identifiant leurs acteurs en termes de *jeunes*, un téléspectateur réagit alors :

(1) *Je trouve indispensable de relater ces inquiétants événements. Néanmoins s'il est vrai qu'il existe aux Mureaux des jeunes difficiles et en perte de repères, comme malheureusement dans la plupart des villes françaises, les autres jeunes existent également et certainement en plus en grand nombre.*

Comme le souligne Kleiber (2003), la dénomination « jeune » entre en conflit ici avec les unités syntagmatiques « des jeunes difficiles » et « les autres jeunes ». Une distinction s'impose entre l'existence d'une catégorie dotée d'une présupposition existentielle qui marque « un engagement ontologique en faveur des choses dont nous voulons qu'elles existent, qu'elles soient stables et intersubjectivement partagées » et un assemblage de traits qui s'apparente à un sens non codé, non préconstruit, c'est-à-dire à un sens compositionnel, calculé. Le téléspectateur refuse, par des opérations de discrétisation assurées par les expansions de « jeunes » et la détermination, l'évidence et la stabilité que le locuteur confère à la réalité désignée par l'emploi d'une unité de l'ordre de la dénomination, mais qui reste une opération de discours, notamment journalistique. D'ailleurs, le journaliste poursuit son argumentation par un discours strictement ontologique, sans entendre la demande du téléspectateur, qui problématise précisément la dénomination et rejette la valeur normative qu'il lui accorde : le journaliste tente ainsi de refuser le questionnement langagier – discursif – pour conserver à la réalité son rôle déterminant :

(2) *il y a une réalité aussi / il y a une réalité objective / qui est relayée par les maires / constatée par tous les experts / qui encore récemment ont rendu des rapports au ministère de l'intérieur / par les policiers par les magistrats / il y a une violence très importante / et qui grandit / comme l'ont confirmé aussi les chiffres de la délinquance publiés euh cette semaine / cette violence est / très forte dans les / dans certaines cités / dans certains quartiers de banlieue donc c'est bien-sûr de cela qu'on parle / donc est-ce qu'il faut nier cette réalité / est-ce c'est est-ce qu'il faut l'occulter / est-ce que c'est / **la représentation de cette réalité qui est gênante / ou est-ce que c'est la réalité elle-même qui est douloureuse** / je crois que le travail quand même des journalistes c'est de faire état le plus honnêtement possible de ce qu'est une réalité à un moment donné*

Aussi, à l'image de Mondada et Dubois, nous préférons parler de référenciation, car cette approche dynamique de la référence permet de concevoir les dénominations comme des stabilisations sans qu'elles soient considérées comme problématiques, ou déviantes, vis-à-vis de catégories définies comme existentielles (mais dont la nature relève davantage d'une

abstraction de traits supposés nécessaires que d'une caractérisation des emplois en discours qui intégreraient la variété des usages possibles et les processus de catégorisation à l'œuvre).

1.2 Dénomination et nomination

Dans cet objectif, comme cela a été parfois le cas en analyse du discours, nous privilégions le concept de *nomination* à celui de *dénomination*. A la suite de Siblot (1998 : 10), nous considérons que lorsque l'on analyse du discours, « le recensement chronologique des évolutions du sens n'y livre que peu d'indications sur les emplois » et que « si l'on veut se donner la possibilité de comprendre la diversité des déplacements discursifs de sens, dont la langue enregistre la trace, on est conduit à analyser des discours et à formuler les questions que la rhétorique, depuis Quintilien, impose d'adresser à tout texte lorsqu'on en étudie le sens : Qui parle ? À qui ? Où ? Quand ? Pour dire quoi ? Dans quelle intention ? Comment ? Il faut prendre le parti d'une sémantique discursive et saisir les données de la situation de communication, ou du moins s'efforcer de le faire » (p.10-11). Plutôt que la dénomination, « l'outil de la nomination ne saurait [...] dire l'essence, la vérité de l'être ou de l'objet nommé. Le langage ne peut nommer les êtres « en soi », mais seulement « pour nous ». Les mots livrent des représentations, plus justement des visions, lesquelles requièrent un point de vue. Aussi le nom ne dit-il que ce qu'il peut dire : non pas l'objet « en soi », mais notre rapport à lui. C'est pourquoi, lorsque nous nommons, nous prenons nécessairement position à l'égard de ce que nous nommons. Lorsque nous catégorisons, nous déterminons la relation adoptée envers l'être désigné, et par là nous prenons position, nous nous définissons indirectement nous-mêmes » (p.11). Ce n'est pas tant la dénomination « jeunes » qui est contestée dans l'extrait (1), mais le fait de sélectionner cette catégorie en excluant d'autres dénominations potentielles qui auraient construit un autre sens de l'événement.

Comme l'indique Ducard (2012 : 46), « le point essentiel à retenir, en reprenant ce que dit A. Culioli, est que le langage est un *système souple et ajustable*. Le langage est doté de la *plasticité* nécessaire à sa fonction, qui exige en même temps une certaine *stabilité*. Les échanges entre les sujets dépendent par ailleurs des normes qui régissent les emplois diversifiés des formes linguistiques et les conduites discursives, selon des types de situations, et ont soumis des règles sociales culturelles ».

Moirand (2007) revenant sur les travaux de Mondada, en contraste notamment avec ceux de Sitri (2003), montre que leur cadre ethnométhodologique ne permet pas, lors de l'analyse de l'activité de catégorisation, de prendre en compte « ce qui est inscrit dans le mot lui-même », cantonnant la réflexion au cadre de l'interaction. Ainsi, oriente-t-elle la réflexion vers l'analyse de discours de tradition française et la notion de *nomination*, comme nous le proposons, tout en la reliant néanmoins étroitement à la notion bakhtinienne de *dialogisme*. « les mots que les interlocuteurs ont stockés ne sont pas mémorisés sous la forme des entrées du dictionnaire, avec leurs définitions et la connaissance de leurs actes de baptême. Ils le sont au travers des situations et des contextes dans lesquels on les a déjà rencontrés. Ce qui nous renvoie à la conception du mot et de l'énoncé de Bakhtine, à savoir que les mots sont toujours “habités” de discours autres, et des lieux de rencontres de discours différents ».

A titre d'exemple, pour illustrer la perspective de la nomination, prenons ce commentaire posté à propos de l'article « Emeutes à Amiens : pourquoi parle-t-on de “jeunes” plutôt que de

“voyous” ? », publié sur le site *Atlantico* du 15 août 2012.

(3) *Surtout que parmi ces "jeunes", il se trouve des gens qui ont trente/quarante ans mais s'habillent en sweat shirt avec cagoule "pour faire jeune". Par ailleurs, et ça se comprend, si ces journalistes emploient le mot "jeune" et non voyous (insultant pour les voyous, eh oui !), c'est parce qu'ils ont peur des représailles sur leur petite personne quand ils sont sur le terrain, à proximité, pour filmer ou autres...*¹

L'enjeu de ce commentaire est de statuer sur la dénomination « jeune », puisqu'une contradiction avec la caractérisation purement référentialiste (ici liée à l'âge) n'épuise pas les usages, et ne permet pas de retrouver, même dans une hypothétique « dégradation » d'un sens premier, ce que recouvre le référent « jeune ». On note aussi une certaine plasticité du référent, puisqu'il ne s'agit pas *d'être* jeune, mais de *faire* jeune.

Il convient donc, pour analyser l'amalgame, de se doter d'une conception discursive du sens, mais qui n'évacue pas pour autant la matérialité des formes langagières, et leur portée discursive. C'est la production du sens qu'il s'agit d'analyser, puisque « la relation du nom à l'objet nommé n'est plus alors d'ordre essentiel, mais pratique. Et ce que le nom exprime apparaît comme la seule chose qu'il puisse dire : les rapports du locuteur à la chose. Le nom ne saurait nommer l'objet « en soi » et ne peut délivrer que la représentation que nous nous en faisons ; il dit ce qu'est l'objet « pour nous », dit nos rapports à son égard » (Siblot 1997 : 52)

2. L'amalgame et ses enjeux discursifs

Au cours de ces définitions progressivement contextualisées, les mentions d'amalgame deviennent une forme d'intelligibilité de la discursivité conçue comme espace sémantique de construction de la réalité sociale aux prises avec a) la connaissance des locuteurs ordinaires du fonctionnement des discours et b) la force argumentative qu'ils confèrent néanmoins à leur parole métadiscursive qui, tout en expliquant, explore une voie nouvelle de persuasion.

2.1 Folk analyse du discours

Adopter l'amalgame pour mieux connaître certaines des propriétés de la discursivité, en particulier la complexité du sens discursif, suppose que nous accordions une certaine légitimité aux pratiques discursives ordinaires dans le cadre de la théorisation sémantique et discursive, ce qui n'exclut pas que cette dernière relève strictement de la pratique scientifique.

Après le numéro de la revue *Langages* de 2004, « Représentations métalinguistiques ordinaires et discours », dirigé par Beacco, la revue *Pratiques* consacre en 2008 l'un de ses numéros à la « Linguistique populaire ». Ses coordinateurs, Achard-Bayle et Paveau justifient l'actualité du thème par différents arguments dont ceux relatifs précisément aux nouveaux espaces de production discursives auxquels nous faisons référence. Notre analyse se nourrit de plusieurs des propositions de Paveau (2008). À partir d'une typologie des locuteurs non linguistes auteurs de pratiques épilangagières, l'auteur identifie un ensemble de sujets très proches de ceux impliqués dans les dispositifs participatifs. Il s'agit des « locuteurs concernés, militants ou passionnés ». Situés sur la partie basse d'une échelle progressant d'un savoir linguistique implicite vers un savoir linguistique théorisé, ils produisent des savoirs « centrés

¹ Nous rapportons les extraits étudiés en conservant l'orthographe d'origine.

sur la description et l'intervention » (2008 : 97). Ces locuteurs contribuent à l'émergence dans l'espace social d'une « folk analyse de discours », dont Paveau rapporte une des manifestations, un atelier parisien d'analyse et de critique du discours politique, qu'elle commente en ces termes : « [...] la théorie folk est une théorie pratique ou une théorie de la pratique. L'objet de l'atelier est bien l'usage du discours et ses effets sur les individus, et non la description des règles et régularités par exemple. Le savoir profane est le plus généralement un savoir pratique, un savoir « utile » aux locuteurs pour évoluer dans leur société. Il s'agit maintenant de s'interroger sur sa validité » (101). La folk linguistique sur le discours témoigne d'une forme de reconnaissance, au sein de l'espace public, des discours, de leur pouvoir et de leur contribution aux objets de la connaissance qu'ils configurent et façonnent.

Comme le souligne Paveau, pour les linguistes, admettre les productions métadiscursives des locuteurs comme des réservoirs de données « dignes » de l'analyse scientifique n'est pas une systématique. Nous considérons que les données produites par les attitudes métalangagières fournissent un matériau valide et pertinent à la recherche, « mais elles ne peuvent servir de base à une théorie générale du langage » (Paveau 2008 : 103). Elles disposent d'une validité « d'ordre pratique et représentationnel » qui les initie en « organisateurs sociaux » et les constitue « en corps de savoir social ». C'est en quelque sorte un autre type de participant épistémologique qui est construit, dont l'objet d'intuition n'est pas le langage, mais le discours en tant qu'acteur socio-idéologique dans l'espace citoyen.

Les acteurs citoyens ne sont pas pour autant plus compétents qu'auparavant, ils bénéficient seulement de nouveaux espaces de visibilité des pratiques discursives et des conflictualités qu'elles mettent en œuvre sur la scène technologique interdiscursive. L'analyse des manifestations métadiscursives peut donc constituer également une nouvelle façon de revenir sur la question de *compétence*, abordée par de nombreux travaux en termes de *compétence encyclopédique*. Cependant, pour Sarfati (2000 : 9), « La composante encyclopédique, à juste titre postulée, fait fonction de « boîte noire » dotée a priori d'une forte puissance explicative et prédictive. Or son lien avec les autres composantes (linguistique, rhétorique) n'est pas explicite, pas davantage que ne sont démontrés ni décrits ses modes d'opérativité dans la régulation du sens. Il introduit alors, en lien plus étroit avec le composant sémantique, la notion de *compétence topique* qui « désigne l'aptitude des sujets à produire des énonciations opportunes et adéquates et, corrélativement, de les interpréter compte tenu des formes et des contenus axiologiques investis dans la structuration du sens, dans un co-texte et un contexte donnés ». Cette compétence est associée à la notion d'*a priori doxal du sens* sur laquelle nous reviendrons dans le cadre des analyses ci-après, l'amalgame pouvant constituer ici un moyen d'accès aux notions introduites

2.2 Expliquer pour imposer le sens

La procédure métadiscursive reste toutefois discours et, en même temps qu'elle est susceptible de permettre à l'analyste d'étudier le sens discursif, nous posons qu'elle exploite les propriétés du discours au service d'une procédure d'idéologisation telle que définie par Sarfati (2011), non sans rapport avec la question du sens. Aussi, la signification (des noms en particulier) sera conçue « en termes de mode d'accès ou de complexe relationnel transposable » (Cadiot & Visetti 2001 : 98), sorte de faisceau expérientiel générique, pour

laquelle « la complexité sémantique, la richesse de la ressource langagière excède sans l'ombre d'un doute toute mesure finie » (Salanskis 1996, en ligne), puisque nécessairement corrélée à la discursivité. En effet, Sarfati, dans le cadre de la Pragmatique topique, définit l'idéologie comme un processus délibéré et planifié à des fins stratégiques, dont nous proposons d'associer l'un des modes de propagation aux manifestations métadiscursives, dont l'amalgame, puisque l'idéologisation procède par un « démarquage mimétique et stratégique d'un discours donné ». Nous faisons donc un lien entre les processus métadiscursifs et les procédures entrant dans l'idéologisation, qui résident dans l'exploitation du résidu doxal, attaché à la forme, banalisé et transmis sous le mode de l'évidence. Comme l'indique Sarfati (2011), « *il n'y a pas de discours idéologique, mais seulement des usages idéologiques de certains discours*. Autrement dit un discours ne devient idéologique ou ne reçoit le statut d'idéologie qu'au terme d'un processus d'idéologisation » (p.157).

La dimension métadiscursive est donc à l'origine de l'idéologisation, par l'exploitation d'une forme sémantique qui circule en discours, qui est perçue comme un élément caractéristique d'un sens commun, conçue comme forme doxale, et à laquelle le discours va attribuer le statut d'idéologie. Autrement dit, lorsque la catégorie est dénoncée comme dénomination, il s'agit d'une opération qui saisit le résidu doxal pour l'idéologiser sous la forme de la nomination.

3. Analyser les négociations métalangagières : le cas de « jeunes »

Afin d'étudier cette compétence et ses différentes manifestations métalangagières, nous centrons l'analyse sur des énoncés thématissant les termes (« jeune, voyou, jeunesse, délinquance » par ex.) d'un même paradigme dans les deux contextes d'étude. Nous montrons (à partir de Siblot 2001) que si l'Hebdo *du Médiateur* aborde les unités en termes d'amalgame inopiné de l'ordre de la dénomination évacuant les enjeux discursifs, les écrits numériques les constatent en termes de nomination ou de processus sémantiques pour les confirmer ou les contester, en fonction d'enjeux identitaires et/ou idéologiques.

3.1 Différentes formes et degrés d'amalgame

Dans la cadre de la Pragmatique topique, Sarfati aborde la question des normes, actualisée par l'amalgame qui nous occupe mais également, plus généralement, par tout discours du fait qu'il est déterminé au moins par des contraintes génériques, à l'aide de la notion de *sens commun*. Cette théorisation vise une analyse linguistique des différents constituants du sens, quels qu'ils soient, et jette des fondements pour l'analyse de l'activité critique des acteurs socio-discursifs. Le sens commun n'y est pas envisagé comme unitaire, il est précisément pluriel et indissociable d'une théorie des formations sociales menée à l'aide des notions d'*institutions de sens* et de *communautés de sens*. Selon Sarfati (2009 : 134-135), « une institution de sens (compte tenu des communautés de sens qu'elle intègre) produit son propre sens commun. [...] *le sens commun d'une institution de sens se définit par l'ensemble des manières de dire et des savoirs propres aux membres d'une même communauté de sens* (Sarfati 2007). Autrement dit, considérée à l'aune de sa seule discursivité, une institution de sens se comprend comme la sémiotisation des normes de sa praxis ». Or, c'est bien ce que semblent montrer certains des extraits contenant une référence à l'amalgame :

(4) *Tout le monde sait par quoi traduire « jeunes » dans les médias depuis 20 ans.*

(5) *Les émeutes nocturnes ont opposé une bande de voyous (des jeunes comme les appelle la presse) aux forces de sécurité.*

(6) *www.ippocampe.com : c'est un "code" pour ne pas nommer les choses par leur nom... les 'maîtres à penser' de la communication bien pensante n'ont plus mis les pieds hors de leurs beaux salons parisiens du 5ème arrondissement ou de l'Île de Ré (en ce moment).*

Chacun de ces extraits commente l'occurrence du terme « jeune » dans le contexte médiatique pour le confronter à la disponibilité d'une autre dénomination potentielle. Cette concurrence terminologique est à la source de l'amalgame, mais elle s'associe ici à la mise en relation de deux discours au moins, en d'autres termes de deux institutions de sens en relation dialogique comme le proposent respectivement Sarfati (2009) et Moirand (2007). L'emploi de « jeunes » est renvoyé à la presse, alors que le citoyen lecteur des supports médiatiques conteste cet emploi, privilégiant dans le contexte rapporté celui de « voyous ». Il est intéressant de noter que la conscience sémantique spontanée des internautes saisit l'inadéquation entre une forme langagière et son référent, et qu'elle traduit surtout cette inadéquation comme étant le fait d'une institution de sens particulière, en l'occurrence ici les médias. Si l'amalgame est pointé, il est aussi décrit comme caractéristique d'une institution de sens : relativement à ce que nous soulignons *supra* sur l'idéologie et l'idéologisation, nous pourrions donc avancer que du point de vue de ces commentateurs, l'amalgame entre « jeune » et « voyou » est donné comme doxa par la presse mais requalifié ou commenté en idéologie par les internautes dans l'institution de sens qu'est la presse.

Si nous envisageons le nouvel exemple suivant, nous constatons que l'instance citoyenne identifiée est composée de plusieurs communautés de sens aux parcours sémantiques distincts.

(7) *Atlantico.fr : "voyous" est à utiliser quand on parle de personnes qui ont des couilles et une cervelle, et "jeunes" quand on parle de délinquants qui agissent en bande et brûlent tout ce qui se trouve à moins de 300 m de leur tanière*

Le sens associé à « jeunes » est différent, de sorte que l'entité construite par la nomination trouve une dévalorisation forte en (7), alors qu'elle véhicule un sens plus objectif dans les autres exemples. En contraste avec ces discours du numérique, l'*Hebdo du médiateur* n'introduit aucune distinction topologique, se limitant à mentionner un risque de confusion seulement d'ordre métalinguistique (vs métadiscursif) (Garric 2009) qui évacue tout enjeu discursif, voire idéologique :

(8) *il faut savoir que nous sommes aussi / qu'on est conscients des difficultés / qu'on est très vigilants aussi à ne pas faire d'amalgame entre euh / jeunesse et délinquance / que il y a régulièrement des sujets à l'antenne / et il y a aura d'autres*

Deux attitudes métalangagières sont donc observables : celle produite par l'instance journalistique, instance institutionnalisée, pour laquelle l'erreur ne serait que de langue ou ontologique, c'est-à-dire naïve ; celle produite par l'instance citoyenne, instance instable et revendicatrice, qui assume une « activité de synthèse perceptive et cognitive intervenant sur les normes mises en jeu au cours d'une performance sémiotique. Cette seconde activité se

déploie par anticipation et rétroaction, ajustement et stabilisation, questionnement et réévaluation des possibles normatifs afférents à la *latitude expressive* des sujets » (Sarfati 2011 : 164).

Un nouvel extrait illustre pleinement cette activité confirmant, comme le souligne l'auteur, qu'une doxa peut-être étudiée du point de vue a) « fonctionnel-synchronique » lié aux « sites d'énonciation » (« doxologies ») ; b) « historico-diachronique » lié à sa genèse (« doxogenèse ») :

(9) Agoravox : *On dit aussi racaille si on est président de la République. On peut dire crapauds si on est flic et qu'on aime bien les baragouins d'initiés. Avant, en situation de troubles à l'ordre public par exemple, on parlait de casseurs. Ou encore - avec un brin de paranoïa - des autonomes, anarchistes ou autres dénominations appartenant à un folklore politique. Par ailleurs on parlait de délinquants. Tout simplement. Ou de voyous. Au moins, ces gens-là avaient un qualificatif. Aujourd'hui ce sont des jeunes...*

Ce sont ces formes d'ajustement que montre l'amalgame métadiscursif tout en signifiant au-delà de la topologisation relative aux institutions et communautés de sens, les aspects sémantiques mis en jeu par les opérations de nomination. L'analyse de ce commentateur est intéressante du point de vue pragmatique en ce qu'elle montre la tentative de s'abstraire d'une institution de sens « source » pour adopter un point de vue extérieur, et teinté d'objectivisme, avec un « effet liste » qui indique la productivité lexicale relative à un objet, et surtout la corrélation, du point de vue sémantique, à imposer un lexème pour caractériser une doxa, et lui conférer le statut d'idéologie. Cependant, le commentateur n'explicite pas les ressources disponibles avec « jeune », et les dynamiques propres à ce terme (voir pour cela Garric & Longhi 2012), celles-ci relevant d'une théorisation scientifique.

3.2 De l'amalgame à la construction du sens

Nous formulons donc l'hypothèse que les manifestations de l'amalgame avec ou sans sa mention constituent la trace de l'existence d'un a priori doxal qui se trouve lui-même mis en discussion par les interlocuteurs. Les réactions métadiscursives mettent au cœur de la réflexion la question du sens, en tant qu'objet complexe dynamique, susceptible d'évolutions en discours, mais appuyés sur des stabilités ou des états de stabilisation normatifs, confirmés ou dénoncés par le jugement d'amalgame dans le cadre du processus d'idéologisation.

Pour Sarfati, l'a priori doxal de sens² « postule l'antériorité d'une disposition doxale sur tout acte d'énonciation » (2002 : 76), que les locuteurs inscrivent ici dans l'institution médiatique.

² Comme indiqué dans Longhi (2011), nous ne suivons pas Paveau (2006) lorsqu'elle indique que « la conception du sens commun que défend G.-E. Sarfati relève en effet plus de l'étude de la conformité des discours et des opinions à une norme idéologique [...] que d'une analyse proprement linguistique des productions verbales dans l'espace public » (76). En outre, de par son antériorité conceptuelle dans le champ de la linguistique, et son opérativité, il ne nous semble pas non plus que « le terme *doxa* ne permet pas en effet de rendre compte de la dimension linguistique essentielle selon moi à la description des prédiscours » (*ibid.* : 30). Si la doxa, et la compétence topique, ont été reprises plusieurs années après l'élaboration faite par Sarfati dans une approche plus cognitive, avec le concept de *prédiscours*, l'élaboration du modèle de la Pragmatique topique, et les déclinaisons possibles avec doxa/idéologie, institution de sens/communauté de sens, permet une analyse de discours opératoire et intégrative vis-à-vis des aspects sociodiscursifs comme sociocognitifs de la mise en discours.

L'a priori doxal de la communication est fondé sur la relation de dépendance de l'activité énonciative à l'égard d'un ensemble de dispositions gnomiques : la mise en situation du fait énonciatif est indissociable, pour la Pragmatique topique, de l'ensemble des normes gnomiques distinctives d'une communauté culturelle. Cet arrière-plan constituant définit la topique sociale, c'est-à-dire la table des catégories possibles à partir de laquelle une performance sémiotique peut se développer.

Certaines interventions des lecteurs proposent des éléments d'identification de ce résidu, déjà présents dans les exemples précédents :

(10) En effet « populaire » a à peu près pris le sens de « délinquant », tout comme « jeunes » veut dire maintenant qui vous savez...

Une preuve ? Si je vous dis « jeunes de quartiers populaires » vous penser à quoi ? Il y a encore 40 ans c'est une autre image qui vous serait venue à l'esprit.

Les commentaires rapportent la définition de « jeunes » telle qu'elle serait formulée par les médias, laquelle est donnée comme accompagnant le terme dans ses emplois publics contemporains, c'est-à-dire comme norme collective. Dans l'exemple 10, « populaire » véhicule une forte charge idéologique, et importe avec lui un interdiscours notamment lié à la banlieue (« banlieues populaires »), ce qui est d'ailleurs profilé dans la suite du commentaire avec le recours à « jeunes de quartiers populaires » (avec généralement le fonctionnement de « quartier » comme synonyme de banlieue dans de nombreux usages). Cette charge idéologique semble bien propre à la presse, comme cela est remarqué par le commentateur. En effet, dans un autre travail à propos de « jeune de banlieue » (Longhi 2012 : 54), il avait été noté que « populaire » pouvait avoir un statut non stéréotypique dans le discours scientifique :

(11) Elle souligne encore le no future auquel sont confrontés les jeunes des banlieues populaires, refoulés dans les culs-de-sac du monde scolaire, sans perspectives d'emploi motivantes, sans cesse confrontés à l'expérience de la privation, de la dévalorisation, de la confrontation à la police.

« La banlieue dans le néo-polar » Erik Neveu

A partir de la catégorie « jeune », l'élément « des banlieues populaires » construit, par *intension*, une sous-catégorie, qui conserve le statut référentiel et non stéréotypique. Mais dans la presse, cela ne semble pas le cas, puisque les qualifications de « banlieue » sont avant tout stéréotypiques et qualifiantes. La banalisation et la valeur instituée de ce sens sont marquées dans les différents exemples mentionnés par des formes signifiant la stabilité : « traduire », « code », « prendre le sens », « vouloir dire », ou encore dans l'exemple ci-après « l'habituel laïus ». Dans leurs tentatives de décrire les processus discursifs, les commentateurs notent l'inadéquation ou la plasticité entre les termes et les référents : mais ce processus métadiscursif souvent décrit dans la littérature s'enrichit d'une possible caractérisation idéologique des institutions ou communautés de sens, en ce qu'elles permettent de saisir les processus qui érigent des doxas au rang d'idéologie. Le métadiscours actualise la topique directrice de l'institution de sens médiatique, à laquelle le processus d'idéologisation confère le statut de résidu doxal, notamment en la qualifiant de

simplificatrice, pauvre, voire dépourvue de toute justification en mentionnant l'égalité des formes (X=Y). Il autorise ainsi un processus en quelque sorte de re-sémantisation propre à l'idéologisation tel qu'illustré dans l'exemple (7) ou encore, plus longuement, dans cet extrait :

(12) *Cependant, ne confondons pas tout !*

Ce que je viens d'évoquer est un vrai problème, mais qui ne concerne absolument pas les violences qui se déroulent aujourd'hui ; simplement, comme ces violences se déroulent en banlieue, les médias français nous resservent l'habituel laïus sur les banlieues défavorisées, en prenant ceci pour cause des événements actuels.

Mais cet amalgame est mensonger et nuit encore plus à la majorité des jeunes de banlieue qui se retrouvent classés dans la catégorie « délinquants », « voyous » pour ne pas citer les termes bien plus forts employés ces derniers jours.

Je crois qu'il est urgent de distinguer d'une part les jeunes de banlieue, d'autre part les voyous qui terrorisent les populations des banlieues.

Les premiers ont, certes, un certain nombre de problèmes du fait d'un manque évident d'infrastructures, de moyens, et "galèrent" pour s'intégrer dans la société. Cependant leur désir est avant tout de s'intégrer à cette société, et d'en respecter les valeurs et les règles.

[...]

Mais ne nous trompons pas de cible !! Ces jeunes de banlieue défavorisés par leur origine sociale ou ethnique, et qui ont envie de réussir et se battent pour avoir plus de moyens, n'ont rien à voir avec les casseurs et incendiaires des derniers jours.

Ici encore, c'est sur la confusion sémantique que le commentaire porte : en distinguant « délinquants » et « voyous » d'un côté, et « jeunes de banlieue » de l'autre, il tente de caractériser chacune de ces catégories, avec « Les premiers ont certes [...] mais ne nous trompons pas de cible ». La concession est utilisée à une fin argumentative, puisque le commentateur met en avant les difficultés connues par ces jeunes, notamment avec « galèrent », qui porte formellement la trace d'un discours autre, dont il faut s'interroger sur la provenance (inadéquation, discours rapporté de ces mêmes jeunes).

Le procédé de concession n'évacue pourtant pas une forme d'amalgame, puisqu'en contestant celui « jeune de banlieue » = « voyou », il s'appuie sur « jeune de banlieue » = « jeune qui « galère » », et conteste donc l'amalgame « galère » = « violences ». On a donc dans ce commentaire à la fois :

- Une critique de l'amalgame entre « jeunes de banlieue » et « voyous », et donc une remise en cause de l'actualisation sous forme d'une doxa de ce qui est donné comme idéologie ;
- Une prise en charge non marquée d'un fond stéréotypique sur les jeunes de banlieue en lien avec les difficultés et la « galère »

Cet exemple illustre bien toute la délicatesse que nécessite l'analyse des productions spontanées citoyennes sur les aspects linguistiques, et aussi la richesse qu'elle propose en retour.

4. Conclusion

En nous concentrant sur les négociations métalangagières relatives à l'amalgame, nous avons pu circonscrire les enjeux discursifs de l'amalgame, qui vise, par une explicitation du sens, à imposer le sens. En travaillant cette problématique dans de nouveaux espaces communicationnels, tels que les forums de discussion, les blogs ou les commentaires d'articles en lignes, nous avons pu déceler différents aspects dans les enjeux discursifs et argumentatifs de l'amalgame. Ainsi, en intégrant cette étude au cadre de la Pragmatique topique, qui vise en particulier à caractériser du point discursif des institutions de sens et des communautés de sens, et qui permet de différencier l'idéologie de la doxa, par l'intermédiaire du processus d'idéologisation, nous avons pu montrer que la presse produit un discours qui utilise des dénominations qui cachent les enjeux discursifs pour respecter le principe d'objectivité et le postulat de démocratie (Charaudeau 1997). Ces dénominations construisent une doxa, une parole collective et consensuelle qui dissimule sa charge idéologique. Avec la mention de l'amalgame, on passe de la dénomination à la nomination pour montrer, révéler, que derrière la doxa se cache une idéologie. Pour ce faire, le métadiscours procède simultanément à une réactualisation de la topique directrice source et à sa disqualification en termes de topique dite *dépassée* du point de vue de sa genèse, simplificatrice et sans valeur (stéréotype révolu et banalisé, comme pointé dans le syntagme « habituel laïus »). Mais parallèlement, cette simplification est proportionnelle à un processus d'idéologisation qui vise à diffuser et à justifier une autre topique pour « jeune » qui est différente selon les communautés d'internautes qui s'expriment, et revendiquent éventuellement une forme de discours canonique sur ces jeunes (le discours concernant les difficultés de ces jeunes – qui « galèrent » – relèverait du discours canonique des sciences politiques, ou de la géographie du territoire, par exemple) ou une forme de vulgate (« avoir des couilles » renverrait à une transmission, certes éloignée du point de vue stylistique, d'une forme de discours responsabilisant qui revendique la responsabilité de ses actes).

Bibliographie

- Achard-Bayle G. et Paveau M-A. dir. 2008, « La linguistique “hors du temple”, *Pratiques*, n°139-140.
- Beacco J-C. dir. 2004, « Représentations métalinguistiques ordinaires et discours », *Langages*, n°154.
- Cadiot P. et Visetti Y-M. 2001, *Pour une théorie des formes sémantique ; motifs, profils, thèmes*, Paris : PUF.
- Charaudeau C. 1997, *le discours d'information médiatique*, Paris : Nathan.
- Doury M. 2003, « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », *Langage et société*, n°105, p.9-37.
- Ducard D. 2012, « Comment le dire. A propos d'ajustement, en quelque sorte », in J. Longhi (dir.), *L'énonciation et les voix du discours*, *Tranel*, n°56, p.43-60
- Garric N. & Longhi J. 2012, « Atteindre l'interdiscours par la circulation des discours et du sens », *langage & société*, n°144, p.65-84.
- Garric N. 2009, « La médiation, entre connaissance de la discursivité et pratique discursive », *Les Cahiers du LRL*, n°3, Université de Clermont-Ferrand, p.93-114.

- Grize J-B. 1990, *Logique et langage*, Paris : Ophrys.
- Kleiber G. 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, n°36, p.21-41.
- Kleiber G. 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, T XXV, n°1, p.97-106.
- Longhi J. 2011, *Visées discursives et dynamiques du sens commun*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques »
- Longhi J. 2012, « Types de discours, formes textuelles et normes sémantiques : expression et doxa dans un corpus de données hétérogènes », in N. Garric & J. Longhi (éds.), *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*, *Langages*, n°187, p.41-58
- Matar S. & Chauvin-Vileno A. 2006, « *Islamagame*, discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen* [en ligne], n°22, 2006 : <http://semen.revues.org/2804>.
- Moirand S. 2007, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », *Dialogisme et nomination*, Montpellier : PULM, p. 27-61.
- Mondada L. & Dubois D. 1995, « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation », *Tranel*, n° 23, p.273-302.
- Oléron P. 1987, *L'argumentation*, PUF : Paris, collection « Que sais-je ? »
- Paveau M-A. 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition* Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Paveau M-A. 2008, « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? Une approche anti-éliminativiste des théories folk », *Pratiques*, n°139/140, p.93-110.
- Robrieux J-J. 1993, *Éléments de rhétorique et d'argumentation*, Paris : Dunod.
- Salanskis J-M. 1996, « Continu, cognition, linguistique », *Texte !* décembre 1996 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Salanskis_Continu.html>
- Sarfati G-E. 2000, « De la philosophie et l'anthropologie à la pragmatique : Esquisse d'une théorie linguistique du sens commun et de la doxa », *Cognition, langue et culture, éléments de théorisation didactique*, Paris, 2000 (version en ligne : <http://formes-symboliques.org/spip.php?article199>).
- Sarfati G.-E. 2009, « L'idée de corpus linguistique d'après la théorie linguistique du sens commun : hypothèses et perspectives » in N. Garric & J. Longhi (éds.), *L'analyse linguistique des corpus discursifs : des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*, *Cahiers du LRL*, n°3, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, p.133-141
- Sarfati G.-E. 2011, « Analyse du discours et sens commun : institution de sens, communautés de sens, doxa, idéologie », in A. Guilhaumou & P. Scheppens (dir.), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p.139-174.
- Siblot P. 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, n°38, p.37-55
- Siblot P. 1998, « Algérien dans l'imbroglio des dénominations », *Mots*, n°57, p.7-27
- Siblot P. 2001., « De la dénomination à la renomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique*, n°36, Montpellier, Publications de l'Université de Montpellier, n°3, p.189-214.
- Sitri F. 2003. *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.